



musica
21 sept - 6 oct
2012

SUPPLÉMENT
DNA

America is beautiful, Adams et Ives

Posées en miroir, les réminiscences poétiques de Charles Ives le polyrythmicien et John Adams le créolisé, deux compositeurs américains majeurs aux œuvres fortes, proposées par l'Orchestre philharmonique de Strasbourg et son chef Marko Letonja.

Etrange et fascinant parcours que celui de Charles Ives (1874-1954), ce compositeur dont le génie s'exprimait à temps perdu, tandis qu'il travaillait, officiellement, en tant qu'agent d'assurances. bercé par la fantaisie d'un père enclin à toutes sortes d'expérimentations (par exemple, faire se croiser dans la rue deux groupes de musiciens marchant l'un vers l'autre), formé à Yale, Ives circule avec une liberté tout américaine entre éléments de folklore traditionnel, polytonalité et mysticisme. *The Unanswered Question* offre son atmosphère insolite pour glisser en douceur dans les allées de *Central Park in the Dark*. Les deux chefs-d'œuvre de Ives qui entrent en résonances avec deux pièces de John Adams.

Ce dernier n'est peut-être pas un compositeur comme les autres. À moins qu'il ne soit en train de définir un nouveau mode d'écriture, totalement affranchi des idées reçues. Là où esthètes et théoriciens se grattent les cheveux pour définir un style, John Adams se réclame ouvertement du pluristylistisme. Non comme un système mais plutôt comme une manière de respirer. « Les compositeurs américains sont aujourd'hui plus ouverts à des influences diverses, explique-t-il. Jusqu'à Boulez, les Européens se sont accrochés à leur généalogie musicale. Nous autres, compositeurs américains, avons besoin d'une autre respiration qui embrasse les influences des musiques populaires, ethniques, du pop aux nouvelles technologies. »

Cet enfant du minimalisme américain a l'art de se jouer des conventions, comme l'illustre sa pièce *My*



John Adams © Margareta Mitchell

Father Knew Charles Ives de 2003. Ce qui ne veut pas dire que sa musique en soit totalement exempte. Au contraire, John Adams n'a pas peur de s'appuyer sur une rythmique assez commune, pour ne pas dire vulgaire, afin d'édifier une sorte de Meccano infernal. On est pris dans une tornade de rythmes concassés, aux profils sans cesse remodelés et décalés. C'est grisant, habilement réalisé, bien plus difficile que ça en a l'air, sans pour autant laisser une durable impression.

Ce qu'il y a de passionnant, c'est que la *Harmonielehre* de John Adams doit sa gestation au traité d'harmonie rédigé, en 1910, par Schoenberg. *Harmonielehre* saisit d'emblée à la gorge par la puissance renversante de l'énorme machine orchestrale qui se met en mouvement. La répétition obstinée des rythmes s'inscrit dans un gigantesque mouvement d'horlogerie dont l'oreille

ne perçoit que les bribes dans un cheminement en évolution constante. Ce processus presque biologique n'a toutefois rien d'une mécanique et sait se réserver de grandes plages méditatives (le corps central du premier mouvement, tout le second mouvement où plane l'ombre du dernier Mahler).

L'écriture d'Adams devient triomphe dans un troisième mouvement conçu comme un implacable crescendo menant l'auditeur vers un tutti cataclysmique. Voilà à coup sûr une musique envoûtante, parfaite évocatrice des grands espaces des paysages américains et qui parle avec passion la langue musicale métissée d'aujourd'hui.

J. I.

→ Le 26 septembre à 20h30, au Palais de la musique et des congrès, salle Erasme.